

**Bernard Fournier**, Noailles et Paris, est professeur de lettres, critique littéraire et poète. Principales publications : *Modernité de Guillevic, réflexions sur la création dans l'œuvre de Guillevic*, Presses Universitaires du Septentrion, 1996; *Le cri du chat-huant, essai sur le lyrisme chez Guillevic*, L'Harmattan, 2002; *L'imaginaire dans la poésie de Marc Alyn*, L'Harmattan, 2004; *Marches* (poèmes), Éditions Librairie-Galerie racine, 2005.



**L**es portes du cimetière vont s'ouvrir,  
Celles qui grincent toujours, dans les livres et les films, rouillées,  
presque abandonnées;  
Cimetière, où demeurent les anciens, muets de leurs savoirs et  
de l'histoire,  
Cimetière, au sommet du plateau, d'où l'on domine le hameau,  
En pente, légèrement : l'air est bon, vif sur les os.

Les tombes bancales durent, les pierres s'inclinent, les inscriptions  
se fondent dans la mousse, à peine lisibles, mémoire déletère :  
Le grès et le marbre vieillissent comme nous.

La fosse déjà bée, la foule des pleureurs viendra après la messe ;  
Les hommes auront du mal à garder leur grosse veste,  
Et les chemises blanches éclateront au soleil ;

Tous vont monter là-haut  
Où la terre casse les dos  
Et nourrit la pierre.

C'est au bout du chemin :  
On ne va pas plus loin  
Pour rester près des hommes.



Partout je rencontre des pas qui m'appartiennent :  
Tout mon corps se dresse à ces voix,  
Au silence des ombres.  
Les tracteurs et les trilles travaillent.

Je ne tiens que par cette poussée hercynienne  
Levée de l'Olt.  
La mort rappelle une vie  
M'appelle sur le plateau,  
Et tous les horizons me cernent, me comprennent,  
M'édifient.

Je sois ce poète d'Oc et d'Olt  
Pour un jour enflammer,  
Accorder le chœur brisé des églises!



La poussière au bout de mes souliers est la seule terre que j'emporte  
avec moi.

Je ne possède rien que cette poussière rouge de cette terre mienne.  
Je suis le comte, je suis le duc de toutes les terres et châteaux  
que je ne connais pas.

Je possède bien des villes et des villages, des bois et des forêts, des  
rivières, des montagnes, et jusqu'aux ciels qui m'accompagnent.  
Je ne gagne rien aux brouillards qui passent au travers de mes doigts.

J'inventorie mon cadastre, je distribue les lieux, je relève les lieux com-  
muns, j'énumère les lieux dits

Ici, mes jours sont pleins de vallées où coulent les rapides rivières  
forestières, de ponts s'assurant de leurs piles au pied d'un  
évêque, de villages montant à la pointe du roc pour fournir  
au vallon son étalon.

Là, mes crépuscules allongent les clos où paissent les vaches avant  
l'heure de la traite, caressent les bois qui s'assombrissent, prolon-  
gent les routes sinueuses qui se faufilent sous le couvert des arbres.

Maintenant, mes tours s'abandonnent à la lassitude des pluies,  
mes masures crèvent comme des animaux, ouvrant leurs flancs  
et leur ventre aux ciels qui s'en nourrissent;

Maintenant, les pierres s'effritent, s'arrondissent et sont douces  
aux mains de l'homme qui n'a plus que leur grain dans  
sa paume, pépité rouge, rougeoyant au soleil couchant,  
or rouge du sang de ses enfants.

Maintenant, les chenets de la vieille et froide cheminée ont été emportés; c'est tout ce qu'il pouvait y avoir qui rappelât cette odeur de suie où elle préparait la soupe des cochons et des hommes.

Je suis le hobereau de terres invisibles, et je prends mes racines où je ne suis pas né.

Volatil mon domaine, véritables mes demeures :

Tour se haussant au sommet du promontoire, château siégeant au coude de la rivière.

Je suis pauvre de tout ce que je possède.



Je n'existe que par mes mains laborieuses tout autant que les abeilles, le temps d'un été;

Mais c'est pour moi toujours l'hiver et mes ruches sont vides.

D'où vient que tout vers moi se désagrège, s'évapore, se mine, se dilue dans l'air, l'eau et les vagues?

Que pourrais-je t'offrir pour que tu me retiennes,

Pour que je retienne

Ce souffle malin qui t'envahit l'esprit?

Quand bien même mes mains seraient calleuses de la joie de l'araire; quand bien même j'aurais trait mille vaches, et moissonné la terre :

Je viendrais avec la bouse au bout de mes sabots, godillots vieux et déformés comme un habit qu'on ne peut plus quitter,

On entendra ma puanteur et mon suint d'agneau;

Et même lavé, et même revêtu de lin, ce ne seraient que les apparences d'un fantôme, un habit sur une peau diaphane, une lumière sur un nuage.

Je viendrais, avec ce sou dans la poche que je n'ose tirer, avec cette peur au ventre de manquer, avec la soif de toujours devant le ciel des montagnes;

Je viendrais avec mes bras chargés d'horizons, mes yeux embués de crachins, mes jambes inattentives et impatientes de courir, avant de fléchir devant tes genoux;

Je viendrais sans soif que celle de tes larmes, sans faim  
que celle de ton cœur, sans chaleur autre que celle de ton sein ;  
Lassé de mille courses inutiles, abattu par cent ouvrages illisibles,  
rompu de travaux ordinaires et de jours répétés,  
Je viendrais me pencher sur ton visage pour l'aumône d'un sourire.



Que pourrai-je t'offrir sans que mon passé me remonte à la gorge,  
sans que ton avenir n'en soit taché? sans que tous nos jours  
se réclament de nous, au bout de nos vingt ans?  
Mes mains sont vides, et vide mon esprit, vide aussi mon ventre  
qui refuse tout gain ;  
Je n'ai rien dans la tête qu'une buée chaude de mer, des brouillards  
de montagne.

Mes yeux voient trouble dans le monde : les lignes s'obscurcissent  
à mon arrivée et tout savoir m'échappe, à tout savoir j'achoppe.

C'est ce fantôme qui a pris ta main, moi qui n'étais pas sûr  
de la mienne, pensant que deux tremblements suffiraient  
à les calmer ensemble ;  
Je tremble encore plus fort, encore plus longtemps, encore plus  
profond ;  
Je tremble de chaque heure, du vent qu'elle amène, de cet air malin  
qui me traverse sans me connaître, qui me terrasse sans m'assassiner.



Le soleil de ce jour est pour toi :  
Qu'il veille sur ton sommeil.

Et si des brouillards t'étonnent plus que de coutume,  
Je serai là pour te sourire malgré ma plaie au ventre, je peindrai  
la lumière sur mon visage, je cacherai les ombres de mes larmes.  
Je ferai se lever une aube autre que blanche pour que les oiseaux  
n'aient pas froid, pour que les couleurs enivrent les fleurs,  
pour que les toits se réveillent de leur torpeur nocturne.

D'un geste lent du bras, je te montrerai ce que tu m'as appris ;  
Que les ombres sont plus belles lorsqu'elles s'allongent plus que  
les âmes ;  
Que les joues des façades reçoivent des baisers n'appartenant qu'à ceux  
qui les regardent ;

Que les couleurs des arbres ne se mêlent jamais pour celui  
qui les contemple.

Tant de choses, toutes ces choses que je peux maintenant dire ;  
Car je veux chanter maintenant, chanter ce que je suis, quel chemin  
je poursuis ;  
Et surtout par quelles routes tu m'as mené à moi.

Tu m'as inventé le soleil, et j'ai appris les couleurs des arbres et  
des fleurs,  
Tu m'as donné des mots, tu m'as donné le souffle, tu m'as créé  
le monde et fait éclore le vase solitaire sur la table :



Tu es le bouquet de nos mains rassemblées.  
Quelle fureur, soudain, dans les doigts, dans les mains ;  
Quelle fureur m'arrache au quotidien, me provoque, m'use à crier  
sur le papier des mots que je ne connais pas encore ;  
Quelle fureur, en ces jours de novembre où la lumière me manque  
comme me manque le souffle pour te sourire :  
Ma jeunesse sans passé, mon cœur différent, ma tête vide ;  
Mon corps s'affaisse et je pleure d'impuissance.

Quelle fureur, ce soleil qui me manque, ce feu qui s'épuise et  
que je combats ! Ah je suis trop faible pour simplement vivre !  
Et je n'aurais pas la force de surprendre le soleil, de réchauffer  
tes doigts, d'entendre ta voix sourde, d'imaginer seulement  
sourdre un ru !  
Toujours je serais las devant ta force vive !